Réagir aux insultes

Par Vĩnh Đào JJR 61

Être un personnage public, et en particulier un homme politique, présente des avantages évidents lorsqu'on cherche le pouvoir, la puissance, la notoriété, ou tout simplement lorsqu'on veut avoir les moyens pour servir une noble cause. Mais cela a aussi de grands inconvénients, comme s'exposer aux insultes, parce qu'on ne peut jamais contenter tout le monde et qu'il y a toujours des déçus, des grincheux, d'éternels mécontents… Les bains de foule qu'affectionnent les hommes politiques pour mesurer leur popularité impliquent constamment des dangers d'incidents imparables. Même si on est chef de l'État, on n'est pas à l'abri d'actes d'incivilité de la part d'un citoyen lambda irascible qui se permet d'invectiver ou même d'insulter le plus haut personnage de la nation. Comment réagir tout en gardant la dignité de sa fonction est une délicate question.

"Casse-toi, pauvre con!"

Nous avons encore à l'esprit la mésaventure survenue au Président Nicolas Sarkozy lors de sa visite au Salon de l'agriculture le 23 février 2008, quand, au milieu de la foule, il voulut serrer la main d'un visiteur anonyme. Celui-ci s'y refusa en lançant: "Touche-moi pas, tu me salis". M. Sarkozy visiblement irrité, avait du mal à garder son calme. Il eut cette réponse affligeante: "Casse-toi, pauvre con!"

Invective triviale à plusieurs égards: d'abord, un verbe argotique "casse-toi" inhabituel dans le langage d'un président de la République, puis cette formulation "pauvre con" prononcée "pauv' con" dans un registre très relâché, en escamotant un "e" instable là où il devrait s'entendre dans une locution soignée (loi des trois consonnes!) [1]. Et enfin cette insulte, ce fameux substantif de trois lettres qui vient si facilement quand on est énervé. Bien que ce mot, à force d'être entendu quotidiennement, ait perdu en grande partie son caractère choquant et fini par signifier simplement: imbécile, idiot, hurluberlu, type… il est toujours à proscrire dans une conversation d'un certain niveau.

[1] On rappelle que le "e" instable (ou "e muet") n'est normalement pas prononcé, sauf dans les cas où sa chute entraînerait une suite de trois consonnes, qui est impossible à prononcer. Ainsi pauvr' enfant, mais pauvre garçon. Dans ce dernier exemple, la chute du "e" entraînerait le contact de 3 consonnes: v+r+g. Dans la conversation d'un registre soutenu, le "e" de pauvre est donc normalement entendu. Dans un style relâché, ce "e" tombe, mais cela entraîne également la chute du "r" pour éviter le contact de 3 consonnes, ce qui donne "pauv' garçon". Nous renvoyons à la chronique sur "Le casse-tête des e muets" dans *Promenades sur les allées du langage.*

La question se pose: un président de la République peut-il parler le langage de l'homme de la rue, et répondre à une insulte par une autre insulte? On s'accorde à penser qu'une telle réaction est indigne de la fonction présidentielle. Bien que M. Sarkozy ait pu regretter par la suite sa réaction incontrôlée, il a du mal à se débarrasser de cette malheureuse phrase qui restera longtemps collée à son image, comme le sparadrap du capitaine Haddock.

"Pauvre conne!"

Comment ne pas faire le rapprochement entre la mésaventure de Nicolas Sarkozy et ce qui est arrivé plus récemment au philosophe et académicien de fraîche date Alain Finkielkraut? Le soir du samedi 16 avril 2016, le philosophe (élu à l'Académie française le 10 avril 2014) voulut rendre visite aux manifestants de "Nuit debout" qui avaient investi la Place de la République depuis le 31 mars pour protester contre le projet de réforme du Code du travail et plein d'autres choses encore.

Le philosophe y fut très mal accueilli. Il y put rester un moment avant de devoir quitter Place de la République sous les huées et les injures qui pleuvaient: Saloperie! Fasciste! Casse-toi!... Puis, dans une vidéo, on entendit Alain Finkielkraut répondre à une femme qui l'interpellait: "Pauvre conne! Pauvre conne!"

Même réaction courroucée, presque les mêmes mots utilisés par Nicolas Sarkozy dans d'autres circonstances, mais les propos d'Alain Finkielkraut faisaient moins de bruit et suscitaient moins de commentaires indignés dans la presse, peut-être parce qu'il n'était pas président de la République. Néanmoins, on peut penser qu'une telle perte de maîtrise de soi est indigne d'un philosophe et qu'un tel langage ne sied point à un académicien quand il s'exprime en public. De toute façon, quand un philosophe choisit de descendre dans l'arène, il doit s'attendre à y être confronté à des fauves.

Garder sa dignité

Toujours à propos de ce fameux mot, on raconte qu'un jour, alors que le général de Gaulle était à l'Élysée, une vive discussion eut lieu dans un bureau de ses aides de camp, pas loin du bureau présidentiel. Un des participants lança alors à haute voix: "Mort aux cons!" Le général de Gaulle qui passait par là entrouvrit la porte et lâcha son commentaire: "Vaste programme!"

Cette anecdote n'illustre pas exactement la réaction d'un président de la République face à une insulte, mais citons une autre: François Mitterrand, à l'occasion de l'un de ses déplacements en province, au début de son premier septennat, était confronté à des manifestants qui scandaient: "Mitterrand, fous le camp!". Il aurait répondu: "Ça rime, mais c'est une rime pauvre". Cela prouve qu'on peut garder son calme et conserver son sens de l'humour face à une insulte.

Son successeur à l'Élysée, Jacques Chirac, aimait les bains de foule. Sa popularité ne l'empêchait pourtant pas de faire de mauvaises rencontres. Il se trouva un jour devant un homme qui l'interpellait en criant: "Connard!" Sans se départir de son sourire ironique, le président de la République lui répondit: "Enchanté! Moi, c'est Chirac".

On ignore si Jacques Chirac s'est souvenu du héros de la pièce d'Edmond Rostand (1868-1918) et si sa réaction était calquée sur celle de Cyrano de Bergerac face au Vicomte de Valvert qui lui proférait des insultes:

Le vicomte: Maraud, faquin, butor de pied plat ridicule!

Cyrano *(ôtant son chapeau et saluant comme si le vicomte venait de se présenter)*: Ah ?... Et moi, Cyrano-Savinien-Hercule de Bergerac.

(*Cyrano de Bergerac*, 1897, I, 4)

Il est probable que peu de personnes se souviennent encore de ces répliques dans la pièce d'Edmond Rostand. La réaction de Jacques Chirac reste tout à son honneur, celle d'un homme politique qui sut maîtriser ses émotions et son vocabulaire, et manier avec habileté une arme beaucoup plus redoutable face aux insultes: l'humour et la dérision.

V.Đ.
Septembre 2016